

Le merveilleux mirage d'une existence

Bertrand Vac, *À mon seul désir*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 612 p.

Monique Bosco, *Confiteor*, Montréal, Hurtubise HMH, 1998, 136 p.

Marie Laberge, *La cérémonie des anges*, Montréal, Boréal, 1998, 344 p.

André Brochu

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (1999). Compte rendu de [Le merveilleux mirage d'une existence / Bertrand Vac, *À mon seul désir*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 612 p. / Monique Bosco, *Confiteor*, Montréal, Hurtubise HMH, 1998, 136 p. / Marie Laberge, *La cérémonie des anges*, Montréal, Boréal, 1998, 344 p.] *Lettres québécoises*, (94), 23–24.

Bertrand Vac, *À mon seul désir*, Montréal, Québec Amérique, 1998, 612 p., 27,95 \$.

Monique Bosco, *Confiteor*, Montréal, Hurtubise HMH, 1998, 136 p., 16,95 \$.

Marie Laberge, *La cérémonie des anges*, Montréal, Boréal, 1998, 344 p., 25,95 \$.



Le merveilleux mirage d'une existence

Saga d'une famille, histoire d'une femme seule ou d'un couple,
la littérature dit la seule rage qui vaille, celle de vivre.

ROMAN
André Brochu

LES ROMANS, LES RÉCITS LES PLUS FÉCONDS en événements dramatiques et en évocations bouleversantes de la mort, sont souvent inspirés par un puissant appétit de vivre, qui en fait la beauté. Tel est le cas pour les trois textes dont il est question ici, malgré les disparités de conception et de style.

Quand le désir devient saga

L'immense roman de Bertrand Vac a le pouvoir d'envoûtement d'une histoire à la fois familière et peu commune. Il nous transporte dans le Montréal de la fin du dix-neuvième siècle et des trente premières années du vingtième. On y voit se fonder puis grandir une famille francophone bourgeoise et riche, très riche, dont les membres vivent leur condition avec beaucoup de naturel et manifestent toutes les qualités possibles, même la simplicité. Toutefois, ils ont des quantités de domestiques et ne sauraient frayer avec le commun des mortels. À l'ère des trains et des transatlantiques, Paris et New York sont pour eux des destinations courantes. Ils y fréquentent les boutiques fastueuses, vont aux spectacles les plus courus.

Leur qualité de demi-dieux fait qu'ils échappent à deux traitements narratifs possibles. Le premier, c'est le réalisme, celui d'un Zola ou d'un

Aragon, qui dévoilerait les dessous de leur existence charismatique — car, du charisme, ils en ont au même degré que les stars ou les têtes couronnées. Bertrand Vac n'adopte pas d'attitude critique à l'égard de ses personnages, il respecte leurs préjugés de classe. L'autre, c'est l'analyse, qui explicite les sentiments, les attitudes psychologiques, dis-sèque l'intériorité. Certes, les personnages de Vac ont des états d'âme, en dehors des obsessions souvent ravageuses de la passion, mais l'auteur ne s'y attarde pas et laisse au lecteur le soin d'en apprécier la consistance ou l'authenticité. Les actes seuls importent — et les passions charnelles sont avant tout des actes, accomplis ou ratés —, à l'intersection des êtres dont ils cimentent les rapports. Ce roman raconte, il ne décrit pas.

Il raconte des vies, en particulier celle de Mathilde, une femme séduisante et réfléchie, et finit par créer une saga familiale fort attachante où les drames, parfois terribles (il y a les retombées de la guerre, de la conscription, de la grippe espagnole), n'empêchent pas le

triomphe d'un désir à la fois souverain et raisonnable. Souverain parce que, dans ce milieu privilégié, on échappe à l'odieuse culpabilité catholique où macère tout le Québec de l'époque, on fornicue avec cœur, en y mettant quelques formes ; et raisonnable puisque Mathilde, l'héroïne, sait différer la satisfaction de la passion charnelle pour assurer d'abord son bonheur : elle épouse un homme qui l'aime et qui lui apporte non seulement la sécurité, mais aussi la sereine vie de famille dont elle a besoin. Une fois son mari décédé et ses enfants morts eux aussi, ou dispersés, elle accueillera l'amoureux de ses dix-sept ans, resté fidèle (malgré un mariage et d'innombrables aventures...). L'optimisme de cet épilogue est en conformité avec le progrès matériel, abondamment représenté, qui nous fait passer des brillants équipages des premières pages à la Rolls Royce du benjamin de la famille, quelque trente ans plus tard.

Cette fable serait une harlequinade, n'était l'extraordinaire invention d'un Montréal inédit, complètement transformé par la séduisante fiction d'un désir et d'une richesse en parfaite harmonie. Leur action conjuguée abolit la mesquinerie du passé tel qu'on nous l'a toujours raconté.

La confession sans vérité

La vérité existe, à l'usage des bien-pensants et des bourreaux. Si vous êtes juif ou juive, comme Monique Bosco, vous êtes du côté du brouillard. De la nuit et du brouillard, disait Jean Cayrol. Pas nécessaire, du reste, d'être juif ; mais le fait de l'être, et femme en plus, favorise cette culpabilité qui n'a besoin d'aucune faute réelle pour s'épanouir au sein de la petite âme.

Être coupable est un sentiment qui accompagne bien chaque étape de la vie, mais surtout la vieillesse, quand se précisent tout à coup l'échéance et la peur qu'elle engendre. « Peur », tel est sans doute le mot le plus fréquent de *Confiteor*, une espèce de soliloque narratif (mais à peine) où Monique Bosco fait l'examen de sa vie. Exercice difficile, recommencé un grand nombre de fois car la vérité, qui est l'affaire des gens bien, échappe. Il s'agit de savoir ce qui, face à la mort qui vient, à Dieu qui sera peut-être, doit être élucidé. A-t-on vécu bien ou mal ? Qu'est-on en droit de se reprocher vraiment ? Car si l'on peut faire la paix avec soi, avec Dieu même qui est le grand Soi, on pourra effectuer l'« étroit passage » (p. 98) avec quelque sérénité.

Chez Monique Bosco, la question morale que comporte toute confession chrétienne se double immédiatement d'une dimension psychologique. L'exercice, en effet, est tout aussi bien une « tentative



Monique
Bosco



d'autoanalyse » (p. 47), et la faute ne se livre pas plus que l'inconscient, avec lequel elle coïncide. Elle est « le nœud caché » qui, sitôt entrevu, « ne correspond plus à rien » ; ce « malheureux entrelacs où je tente de retrouver ce qui me manque, m'a toujours manqué » (p. 108), se défait sous les doigts.

La recherche exigeante de l'essentiel de soi, en cette heure critique où l'épouvantement de la mort cogne au cœur, fait certainement le prix, considérable, du livre de Monique Bosco. Cependant, on peut déplorer la surabondance des citations et des références littéraires, qui est peut-être le signe d'une timidité. Des lieux communs

culturels peu utiles, mais rassurants, interviennent à tout moment et fonctionnent à la façon de clichés¹, chargés de *naturaliser* l'idée et d'en masquer les résonances affectives. Ce tic de l'écriture est toutefois justifié, en partie, par l'extraordinaire importance des lectures dans la vie de l'auteure. Elles sont « le seul vrai refuge » et elles ont « meublé et peuplé [sa] solitude » (p. 123). Meublé, peuplé : présences matérielles et humaines, sans doute ; mais aussi, *mère* et *père* à la fois.

Au terme de la confession, un certain optimisme triomphe, comme si la mort avait été affrontée et vaincue. Au fait, n'est-ce pas elle, la faute qu'on porte en soi, l'inconscient qui échappe toujours ? L'écriture qui, fidèle au brouillard, capte beaucoup d'échos que la nuit intime peut créer, ou, mieux que tout, l'illusion de la vaincre.

La mort à vivre

Venue au roman à partir du théâtre, Marie Laberge a éminemment le sens de l'action, du personnage bien campé, de l'histoire chargée de « vécu » et d'émotion. L'intelligence et la culture parachèvent le tout.

La cérémonie des anges raconte la mort d'une toute petite fille, Érica, âgée de neuf semaines, et décrit l'effet de cette tragédie sur l'existence de ses parents. Laurent, le père, est atterré et profondément atteint dans l'amour, la tendresse, la douceur qui forment le fond de sa personnalité. Nathalie, la mère, semble au contraire fuir le deuil dans une véhémence conduite d'oubli. Elle multiplie les liaisons, provoque le divorce, vit tambour battant sa carrière de comédienne adulée, et c'est seulement au bout d'excessives dépenses d'énergie qu'elle assume son deuil et retrouve son amour avec Laurent, d'ailleurs mêlé aux déchirants adieux qu'ils font ensemble à Rémi, le sidéen condamné. La mort de Rémi répète et rachète, par quelque communion des saints ou, plutôt, des *anges*, la mort d'Érica et peut ainsi suturer la béance qui s'était creusée au sein du couple, comme dans les deux êtres qui le composent.



Ces êtres sont aussi deux *voix*, constamment présentes et alternées puisque, d'un bout à l'autre du roman, la page de gauche reproduit les confidences de Nathalie, et celle de droite les confidences de Laurent. Pages plus ou moins pleines, selon les dispositions quotidiennes des scripteurs, et cette formule rend pour ainsi dire visible l'énonciation, créant une sorte de scénographie des voix.

Ce roman à deux *je* dont les protagonistes — Nathalie surtout — s'expriment sans souci de respecter absolument le code de la langue écrite, faisant une part souvent large au sabir à la mode dans le milieu « artiste », tranche sur la production romanesque courante par son extrême énergie et le sens du grand public qui l'anime, ce qui n'en fait pas pour autant quelque *niais* best-seller. Marie Laberge est de la classe des Michel Tremblay (lui aussi romancier *et* dramaturge), et son succès, mérité, n'inspire de la méfiance qu'aux snobs.



Marie Laberge

Lire

pour faire durer l'instant

Claire Martin
Toute la vie
nouvelles et récits
115 pages ; 16,95 \$

Hugues Corriveau
Le ramasseur de souffle
nouvelles
120 pages ; 14,95 \$

Diane-Monique Daviau
Ma mère et Gainsbourg
récit
192 pages ; 19,95 \$

Lori Saint-Martin
Mon père, la nuit
nouvelles
127 pages ; 14,95 \$

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

1. On peut associer aussi aux clichés la référence à des événements hautement médiatisés, sujets impérieux et éphémères de la méditation populaire, telles la mort de la princesse Diana ou l'exhumation du corps d'Yves Montand à des fins médiacolégales (p. 54, 98). Ajoutons que *Clichés* est le titre d'un recueil de nouvelles de Monique Bosco (Montréal, Hurtubise HMH, 1988). Le mot, dont la charge métaphorique est évidente, peut désigner aussi bien le négatif photographique que l'expression toute faite, bien en harmonie l'un et l'autre avec les évocations réalistes de la romancière.